

## CHAPITRE I

DEGLÈNE 21 novembre : 23 heures.

Dixième jour d'attente. La forteresse est plongée dans l'inquiétude ; une tentative de passage doit avoir lieu ce soir ou les nuits prochaines. Albert et les gens de la table d'écoute se trompent rarement, seule la date exacte leur est inconnue, car ils n'ont pas encore percé la totalité du code.

Nous sommes sous la menace permanente d'un ennemi forcené : qui est-il, quel est son but ? Interrogations sans réponse. Le capitaine Alpen prend un air agacé quand il nous entend aborder le sujet, comme si une connaissance précise de l'adversaire accroissait notre péril.

Je quitte la tour pour faire ma ronde. En franchissant la porte qui donne sur la cour je me sens fragile, mais libre d'agir selon mon instinct de conservation. Je préfère cette défense là, elle me paraît plus sûre que celle de la tour pratiquement invulnérable avec sa couche de sable siliceux entre deux épaisseurs de béton armé, ses vitrages spéciaux et ses filets anti-roquette tendus à deux

mètres des murs. Rempart invincible autrefois, mais à quoi sert-il à présent contre nos nébuleuses frayeurs.

Je m'arrête un instant sur le seuil, et lève les yeux. Le poste semble dériver dans la nuit ; des stratus sombres accrochent les antennes et disparaissent, créant un mouvement trompeur : je les vois immobiles tandis que la forteresse semble se déplacer ; parfois quelques déchirures laissent entrevoir un ciel marine piqueté d'étoiles, une absence cristalline de lumière indifférente à nos angoisses.

Nous sommes perdus dans le sud du Kurfi à 1400 mètres d'altitude, cloués sur un piton par un étrange conflit.

Deglène est grandiose, nous dominons parfois la mer de nuages qui s'étend au loin jusqu'à la mer, celle que j'espère sillonner à l'envers un jour, quand nous aurons enfin percé le secret de ceux qui nous ont attirés ici.

Je descends le terre-plein sur lequel est bâtie la tour : me voici sur le pont du navire, la centrale ronronne dans les sous-sols, elle envoie son courant mortel sur huit kilomètres au nord et neuf au sud, mais nous procure en contrepartie un certain confort.

J'ai vérifié avec soin la fermeture des cinq chicanes, et me suis arrêté un instant sur le chemin de ronde ; au dehors, isolés dans les blockhaus le long du réseau, les gardes attendent impatiemment que le soleil chasse la menace, et leur rende espoir et vie.

A Deglène tout semble irréel en raison de l'absurdité de ce jeu de vie et de mort ; les raisons de notre présence, les motifs qui poussent ceux d'en face à se jeter sur le barrage pour le traverser, tout est suspect et probablement faux. L'identité de l'adversaire donne lieu aux plus folles hypothèses, chacun finit par substituer à l'imprécision de l'information, ses intuitions, ses craintes et ses fantasmes.

L'attitude du capitaine Alpen est étrange : c'est un curieux personnage -tout le monde l'estime- mais nous avons peur de ce qu'il sait et ne dit pas.

Depuis des mois, nous sommes quelques-uns à traquer la vérité : ce navire en mouvement dans le temps, avec son équipage de cent cinquante deux hommes taille une route inconnue : vers quel rivage ? Ou vers quels récifs ?

Je poursuis ma ronde jusqu'à la tourelle nord qui domine la grande pente. La porte blindée s'est refermée derrière moi, m'emprisonnant dans une atmosphère moite et tabagique ; ils sont trois dans le noir à guetter autour du canon automatique dont la gueule est pointée au dehors dans la nuit ; il aboiera peut-être avant l'aube.

Mon arrivée détend l'atmosphère.

- Du café Vick ?

J'accepte avec soulagement, mais je renvoie quelqu'un près de la meurtrière ; nous ne pouvons nous permettre une seconde d'inattention.

- Ça pourrait bien être pour cette nuit, lance Toffano d'une voix tendue.

Je tente de le rassurer, il nous faut mentir pour chasser l'inquiétude sournoise qui nous harcèle.

- Albert dit que ce n'est pas pour tout de suite.

Silence dubitatif. Mais ils s'accrochent à mes paroles.

La "voyante" de Deglène, c'est Albert et sa table d'écoute, un service autonome installé dans la forteresse qui se bat avec les ondes, écoute et décrypte quand il le peut.

- Pas tout de suite selon Albert ? Ils peuvent se tromper, marmonne Toffano.

Aller plus avant dans les hypothèses les effraie ; ils pensent à ceux qui sont de Herse sur la grande pente : ce soir Yao, Rodolphe et trois autres, dégringolent le *toboggan de l'enfer*, comme nous avons baptisé cette déclivité mortelle.

Je vais jusqu'à la meurtrière, l'extérieur invisible mais familier me donne le vertige. Ils sont là quelque part en contrebas, courant épuisés vers la dernière chicane qui les délivrera du piège : ce sentier de deux mètres de large entre les deux haies électrifiées de deux mille volts, et sept champs de mines responsables d'innombrables boucheries. La grande pente est raide. Une fois engagé dans le sentier elle vous aspire. S'arrêter demande un effort considérable en raison de l'obscurité, du poids de l'armement, des munitions, de la radio. Cette Herse n'est qu'une interminable chute freinée jusqu'à l'épuisement, un acte aberrant puisque à ce jour aucun passage en force ne s'est produit. L'endroit est trop escarpé.

Des tentatives de franchissement en douceur se sont toutes soldées par des électrocutions, des explosions de mines, des membres arrachés retrouvés accrochés aux barbelés, parfois de simples morceaux de chair taillés comme des bavettes mais les blessés, les morts avaient disparus ; aucun de nous n'a eu l'occasion de voir leurs visages.

La Herse de la grande pente est une roulette russe, un appât pour les tireurs d'en face équipés d'armes infrarouges. Cette Herse inutile et obligatoire est le symbole même de l'absurdité de notre condition ; elle se répète huit fois par nuit et les horaires en sont changés chaque jour.

J'ai quitté la tourelle nord, mon esprit accompagne Yao et Rodolphe : les perdre, c'est perdre un œil ou une main. Nous sommes tous greffés les uns aux autres, à survivre à cause de cette amitié qui nous lie ; mais est-ce amitié ce sentiment étrange où méfiance et familiarité cohabitent sans espoir de trêve.

J'écoute. Tout est tranquille, chaque seconde grignotée nous rapproche du soleil, mais la nuit avance à trop petits pas.

Je traverse à nouveau la cour. Les nuages se déchireront toute la nuit sur les antennes. Cette météo nous est favorable ; nous ne redoutons rien comme les nuits limpides et les clairs de lune car ces inconnus fanatisés en profitent alors pour lancer des bungalores dans le réseau, ou nous harceler : mortiers, tireurs d'élite, animaux

poussés dans les champs de mines, tout leur est bon.

Novembre est riche de ces nuits claires, mais ce soir les stratus accrochés partout m'angoissent. J'éprouve le besoin d'aller voir Albert. La table d'écoute est l'endroit le mieux protégé, un havre au sein de la forteresse. Albert l'appelle la "Principauté". Il y est seul maître à bord.

Désertant la cour, je frappe à sa porte ; on me crie d'entrer.